

UN CONTE DE NOËL ¹

Au dehors, la nuit noire ; le vent du large souffle en rafales, pousse hors de leur lit les flots de la mer, qui viennent se briser avec fracas aux roches détachées de la falaise ; et dans la dernière maison du bourg, Marguerite veille, seule avec son petit François, garçonnet de six ans, qui sommeille, affalé, près de l'âtre à demi éteint, et qu'elle ne songe pas à coucher.

Elle est jeune encore, Marguerite, à peine trente ans, et belle de cette beauté robuste, qui réside dans l'harmonie des formes, dans la régularité des traits du visage, que n'entament pas les morsures du hâle, qui, longtemps, résiste aux années.

Pourquoi donc reste-t-elle ainsi isolée, la jeune femme, pendant cette longue soirée de la veille de Noël où parents et amis se réunissent pour aller tous ensemble à la messe de minuit, et fêter ensuite, en un joyeux réveillon, la naissance du fils de Marie ? Pourquoi donc est elle restée isolée, et pourquoi pleure-t-elle ? ... La malheureuse n'a plus personne au monde, plus que son enfant ! Ne voulant attrister personne du spectacle de sa douleur, elle a refusé toute invitation.

Au mois de juin dernier, la flottille a quitté le port de Granville pour s'en aller pêcher aux bancs de Terre-Neuve, sur la côte d'Amérique là-bas, bien loin. Le capitaine Pierre, l'époux de Marguerite, faisait partie de l'expédition. En octobre, la saison terminée, tous les bateaux sont revenus ; seule la Marie-Jeanne, la barque de Pierre manquait à l'appel, et nul n'a pu donner de ses nouvelles.

L'on a cru d'abord à un simple retard : mais, à mesure que passaient les jours, les craintes sont venues ; le retard persistant, il a bien fallu se rendre à l'évidence ; chacun est persuadé, dans le pays, que la Marie-Jeanne est perdue corps et biens ; l'on a célébré un service funèbre pour le repos de l'âme de ses matelots.

Longtemps, Marguerite a espéré, et maintenant encore, bien que deux mois se soient écoulés depuis la rentrée des derniers retardataires, bien qu'il n'y ait plus d'illusions possibles, elle ne peut se résigner à croire à toute l'étendue de son malheur : Dieu est si puissant, la sainte Vierge est si bonne, et elle les a tant priés tous deux ! Pourquoi ne se mettraient-ils pas d'accord pour accomplir un miracle, pour lui rendre son Pierre, le père de son enfant, son époux bien-aimé ?

Et, pendant que résonne le tic-tac de l'horloge vermoulue, que craquent les murs de la maisonnette sous le souffle de l'ouragan, la pauvre femme laisse vagabonder sa pensée. Elle se

¹Nouvelle anonyme, publiée dans l'Indicateur de Bayeux des 24 et 28/12/1897

voit toute jeune fille auprès de sa vieille mère veuve. Elles habitaient cette même maisonnette isolée, à l'extrémité du bourg de Saint-Pair, qu'elle occupe encore aujourd'hui. Un soir qu'elle était allée très tard jusqu'à Granville livrer un travail de couture, Pierre, le fils de sa patronne, un beau garçon de vingt ans, avait à toute force voulu la reconduire jusqu'à sa maison. Chemin faisant, il lui avait fait une déclaration d'amour, et, tout de suite, elle s'était sentie attirée vers lui, avait cru à la sincérité de sa parole. En se séparant, ce soir là, les deux jeunes gens s'étaient juré l'un à l'autre de s'épouser et de s'aimer jusqu'à la mort.

Mais les parents de Pierre n'avaient point voulu entendre parler de ce mariage avec une jeune fille honnête, mais pauvre. Ils avaient tout fait pour rompre leur liaison. Elle se rappelle ses grands chagrins d'alors, les larmes qu'elle avait versées quand elle croyait Pierre perdu pour elle. Hélas ! qu'étaient ces chagrins et ces larmes, comparé à l'angoisse horrible qui la torture depuis deux mois !

Malgré les difficultés sans nombre, les amoureux avaient continué à se voir en secret. Pierre adorait Marguerite, et il était bien décidé à vaincre tous les obstacles pour rester fidèle à la loi jurée ; rien n'aurait pu ébranler sa résolution. Leur temps d'épreuves avait duré trois ans. Enfin, la famille s'était laissée fléchir, leur union avait eu lieu. Certes, les débuts du ménage avaient été pénibles ; les jeunes époux ne possédaient rien au monde : mais, grâce à un labeur incessant, l'on n'avait point connu la misère noire. L'amour leur faisait trouver la vie bonne : la naissance de leur petit François avait achevé de les rendre heureux.

Pierre, intelligent et actif, avait vite gagné l'estime de ses chefs ; novice, puis matelot, puis second au long cours et au cabotage, il venait d'être nommé capitaine, un peu avant le départ pour Terre-Neuve. Un armateur lui avait confié le commandement de son bateau. Désormais, la considération lui était acquise, l'aisance allait entrer à la maison.

Continuant l'examen du passé, Marguerite se remémore son grand-père ; son père, ses oncles, ses deux frères, tous marins, tous morts, pris par la mer ! Et cette mer vient de lui prendre encore son époux, son Pierre bien-aimé !... Lui si habile, si courageux, comment donc a-t-il pu périr ? Elle le voit à son bord, ballotté sur la mer livide, au milieu d'un brouillard épais. De tous côtés les vagues se dressent, hurlent menaçantes, sifflent et se tordent, pareilles à des milliers de reptiles démesurés. Soudain, surgit un fantôme noir, le steamer ; à toute vapeur, il s'élance, rencontre sur son passage la Marie-Jeanne : sa proue aigüe, coin immense de fer, entre dans le frêle navire, le coupe en deux tronçons ! Un lugubre craquement, quelques appels désespérés couverts par le bruit de la tempête ; ce qui fut la Marie-Jeanne s'engloutit peu à peu... Pierre, nageur intrépide, lutte contre la mort, tente de s'accrocher aux épaves... Inutiles efforts ! une

vague le saisit, l'élève a son sommet, le plonge sous les flots : une autre le reprend, le roule, le heurte contre les débris de son bateau ; et une autre le reprend encore, et personne pour lui porter secours ! Le steamer, impassible, a continué sa route, et les ténèbres s'épaississent de plus en plus.

La malheureuse femme a poussé un rauque gémissement. Elle maudit la mer impitoyable, et, pour la première fois de sa vie, sent gronder en elle des idées de révolte contre ce Dieu qu'elle a si souvent imploré ; qui, pouvant toute chose, ne lui a pas conservé son époux. Pourquoi permettait-il la collision ? Pourquoi n'a-t-il point tiré Pierre de la mer ? Pourquoi ne le lui rend-il pas dans cette nuit d'universelle allégresse?... Affolée, elle se dresse, marche à grands pas dans la chambre.

Le bruit a réveillé le petit garçon.

— Maman, quelle heure est-il, maintenant ? C'est minuit, n'est-ce pas ?

— Oui, mon enfant, il est minuit passé, je t'avais oublié ; viens vite te coucher.

— Maman, j'ai mis mon sabot dans la cheminée ; petit Jésus doit être passé, à présent ; il m'aura laissé quelque chose. Tu sais bien, l'année dernière, il m'a apporté un beau bateau. Papa était ici.

Entièrement absorbée par sa douleur, la pauvre femme n'a point pensé aux cadeaux de Noël, elle dit à son fils :

— Petit Jésus a bien des cheminées à visiter ce soir. Il n'a pas eu le temps de venir encore chez nous. Sois tranquille, mon François, il passera cette nuit, et demain matin, tu trouveras tes étrennes. — Mais si, maman, il a eu le temps de venir, puis qu'il vient du côté de la mer et que notre maison est la première, il commence par nous. Tu le sais bien, papa l'a dit.

Et l'enfant se dirige vers l'arrière-pièce de la maisonnette qui sert de chambre à coucher. Machinalement, sa mère a pris la lampe et se suit.

— Il n'y a rien, maman. Pourtant j'ai été bien sage.

— Oui, mon chéri.

— Maman, petit Jésus demeure bien toujours chez le bon Dieu ?

— Oui, mon François.

— Maman, j'ai dit à petit Jésus que je ne voulais pas de jouets cette année, que je le priais

seulement de nous apporter petit père qui est avec lui chez le bon Dieu. Peut-être ils n'auront pas pu passer par la cheminée.

Marguerite a tressailli. L'on frappe à l'entrée de la maisonnette ; elle a cru entendre une voix.

— Mère, c'est Jésus, je te dis ; petit Jésus avec petit père ; ils n'ont pas pu entrer par la cheminée et ils viennent par la porte.

Voilà Marguerite, la tête perdue, agissant comme en un rêve, trouve encore la force d'ouvrir, mais ses genoux chancellent, elle s'affaisse sur le sol sans pouvoir prononcer une parole. Dans l'entrebâillement de la porte, le capitaine Pierre apparaît... Le marin prend sa femme dans ses bras, la porte sur le vieux fauteuil, s'empresse de la ranimer pendant que François rit et pleure, lui parle de petit Jésus, grimpe après ses jambes et saute à son cou pour l'embrasser...
